

ROMAIN PLANCHER



LIVRE 1 :  
CONSPIRATIONS

Romain Plancher

# Vestiges

*Livre 1 : Conspirations*

© Romain Plancher, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4825-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture réalisée par Bia Andrade.

Carte de Londres réalisée par Lucie Duclos.



# Carte



## Avant-propos

« Continuellement dans la Lune », « Devrait redescendre sur le plancher des vaches »... dans la petite cave cérébrale où j'entrepouse mes souvenirs d'enfance, les appréciations noircissant mes bulletins scolaires résonnent comme une litanie à la créativité très discutable.

Ces éminents professeurs ne devaient jamais comprendre à quel animal ils avaient affaire.

Non pas que je cherche à fuir le réel, mais je suis de ceux qui ont besoin de rêver pour trouver le courage de revenir dans le monde et l'appréhender. Je suis un rêveur lucide. Une aberration, en somme, ou bien un être complet, allez savoir. J'y vois une sorte d'équilibre vertueux.

J'aime à croire que chacun de nous a besoin d'un peu de magie et d'imaginaire pour colorer son existence. Il arrive toujours un moment où l'on a besoin de voyager, de s'évader... ailleurs, tel Alice et son échappatoire en forme de trou de lapin.

Cette histoire est un fragment de mon Pays des Merveilles.

Elle ne renferme aucun message profond, ne dispense aucune sagesse ancestrale et n'a pas pour vocation de porter un regard critique sur les vicissitudes de notre monde (le réel, pas celui avec les lapins en retard, les chats invisibles, et les reines de cœur tyranniques).

Tant mieux si d'une façon ou d'une autre elle vous touche personnellement ou résonne au diapason de vos propres tranches de vie. Tant mieux si, par un curieux hasard, elle vous apporte quelque chose de plus profond qu'un bref instant d'évasion.

J'espère que vous apprécierez Sybil, Ethan et Shamie, pour lesquels j'éprouve une tendresse toute paternelle.

J'espère que vous trouverez dans ce premier tome l'envie de savoir ce qui leur arrivera dans les deux suivants, et l'impatience de lever le voile sur tous les mystères de cet univers vestigial.

J'espère que vous me pardonneriez certains lieux communs et autres clichés de genre.

Mais, par-dessus tout, j'espère que vous passerez un bon moment.

Car en définitive, c'est là mon unique objectif.

Romain.

## Prologue

Howard Palmer n'avait rien d'un gérant d'usine. Il n'excellait pas particulièrement dans le rôle de meneur d'hommes. D'une façon générale, les relations sociales comme les situations de crise étaient ses talons d'Achille, et il pouvait se trouver démuni dans les deux cas. Néanmoins, son excellent parcours universitaire avait décidé pour lui : alchimiste diplômé du King's College de Londres à seulement vingt et un ans, major de promotion, issu d'une famille respectée. Le candidat idéal pour superviser la production d'une transmuterie. C'était du moins l'avis du jury universitaire lors de la cérémonie annuelle de remise des diplômes – un avis sans doute largement influencé par d'obscures relations qui tenaient absolument à le voir à ce poste.

Oh, il ne s'en plaignait pas, la plupart du temps. Devoir loger si loin de la cité, en bordure immédiate de la Brume, c'est-à-dire en pleine Zone Noire, qui plus est sous surveillance militaire constante, pouvait ressembler à une punition. Un exil. Mais Palmer disposait sur place d'un vaste laboratoire et d'assistants personnels, sélectionnés par ses soins, pour y poursuivre ses propres recherches et découvrir de nouvelles applications à la Brume – quand il ne devait pas intervenir en urgence pour gérer un conflit mineur avec ses ouvriers, ou gérer les aléas de machineries plus ou moins anciennes. Ses responsabilités, pour angoissantes qu'elles fussent, représentaient un faible prix à payer pour ses privilèges et pour le budget de recherche confortable que l'administration du Conclave mettait à sa disposition. Son antre, son domaine. Son royaume. Et avec cela, la promesse de léguer un jour son nom et ses découvertes à la postérité. Le rêve de tout chercheur. Sans parler du salaire, attirant même pour un fonctionnaire, qui lui offrirait une belle situation une fois rendu à la vie civile – un atout pour un gentilhomme à la recherche d'une belle et jeune épouse. C'est pourquoi il avait accepté la proposition du conseil et signé pour 5 ans, renouvelables sur accord mutuel.

D'ici là il espérait bien profiter des moyens à sa disposition pour faire une percée décisive dans les applications alchimiques de la Brume.



Comme certains de ses contemporains, les plus controversés, il pensait que cette funeste nappe multicolore pouvait prendre bien d'autres formes que des gaz. Qui sait, avec les bons catalyseurs, les bonnes formules... Peut-être se trouvait-il face à une solution révolutionnaire, celle qui pourrait résoudre indéfiniment la pénurie de ressources à laquelle Londres et les autres cités-bastions devaient faire face depuis l'Apocalypse. Cependant il n'avait pas d'obligation de résultat sur ses recherches. Le devoir des transmuteries – *son* devoir – consistait surtout à s'assurer que la production de gaz de ville combustible, et celle des gaz de sustentation destinés aux zeppelins, respecte les quotas exigeants que lui imposait l'administration. Certes la cité de Londres, grande prêtresse du progrès, investissait des sommes fabuleuses dans l'innovation, mais avant d'améliorer leur train de vie, les britanniques espéraient surtout conserver leur confort actuel.

Il y avait des jours avec, et il y avait des jours sans. Ce matin-là, après quelques mornes semaines sans événement notable, ni la moindre avancée dans ses recherches, Howard Palmer se sentait las. Son cerveau désœuvré réévaluait sa situation, encore une fois. Il pesait les pour et les contre, les yeux rivés sur le diplôme placardé au mur de son bureau personnel. En pleine introspection, il ne prêtait pas attention à l'ancienne symphonie crachotée par le phonographe qui trônait dans un coin de la pièce – un cylindre d'une grande rareté, la première œuvre majeure de Berlioz, période pré-apocalyptique. Dans sa main, sa tasse de café noir était déjà presque froide. Il ne prêtait pas plus attention au vrombissement constant des diverses machines qui composaient la transmuterie, et habitaient ses jours et ses nuits depuis bientôt deux ans.

Finalement, le phonographe acheva les dernières notes du « Passage de la mer Rouge ». Le jeune directeur de la transmuterie ouest décida d'en rester là et conclut son analyse par une pointe d'optimisme en répétant son mantra : « Hier le deuil, demain l'espoir ». Il vida sa tasse d'un trait avant de s'étirer longuement face à la fenêtre. Face à la Brume, toute proche. Ce mur opaque et chatoyant s'étendait à perte de vue du sol au ciel, et recouvrait tout l'horizon en une courbe légère qui encerclait Londres à quelques kilomètres à peine des faubourgs – un destin partagé par toutes les autres cités-bastions depuis plus d'un siècle. Depuis le funeste cataclysme que l'Eglise de la Lumière avait très

officiellement baptisé Jugement Dernier, d'après le livre saint des anciens chrétiens.

Cette vision, omniprésente, lui rappelait sans cesse ce qui causa la perte de l'humanité, et dessinerait tous ses lendemains. Il toisa un bref instant les volutes ambrées aux miroitements multicolores qui s'entrelaçaient lascivement. Comme beaucoup d'autres jeunes scientifiques et occultistes, il se jura d'être celui qui leur arracherait tous leurs secrets. La Brume avait tout pris, tout, jusqu'à ne laisser qu'une poignée de cités exsangues, surpeuplées de survivants. Leurs descendants se devaient de l'exploiter, sans vergogne. C'était un juste retour des choses. Une revanche sur le destin.

Palmer tira sa montre à gousset du revers de son gilet en taffetas gris. Huit heures moins cinq. La prochaine rotation d'équipe approchait. En ville, le soleil devait déjà être levé, mais si près de la Brume, les règles changeaient : il n'était pas possible de percevoir la nuit ou le jour, la pluie ou le beau temps. Seule cette étrange lumière ambiante, jaunâtre, modérément intense, et sans la moindre origine visible. Donc sans projection d'ombres. Une absurdité physique qui avait rendu fou plus d'un scientifique durant le dernier siècle, et qui ôtait tout relief aux perceptions. Les premiers mois, cela perturbait les nouveaux arrivants, mais bien vite on s'y habitait. Un éclairage constant et omniprésent avait des avantages dans la maintenance d'une usine, lorsqu'elle devait tourner vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cependant pour ne pas rendre folles les familles confinées sur place, les logements ouvriers avaient été éloignés des sites de production d'une centaine de mètres, de sorte qu'elles puissent profiter à nouveau des cycles solaires et des variations climatiques – même si à Londres le temps était souvent humide. À cette distance, la Brume elle-même s'effaçait doucement, pour ne persister que sous la forme d'une zone floue et indistincte, comme une vitre grossière ne révélant que la silhouette distordue des territoires situés au-delà. La ligne d'horizon était un concept à jamais disparu pour tout un chacun. Un souvenir, un vestige. Ce que la Brume prend jamais ne le rend.

Par la fenêtre, Palmer aperçut un de ses assistants approcher sur la passerelle métallique suspendue qui reliait le bureau, situé à l'étage de